

par à l. R. RTP 80m

D^r A. T. VERCOUTRE

UN TROUBLE MENTAL INÉDIT

PARTICULIER

AUX AUTEURS D'ŒUVRES

LITTÉRAIRES :

“ LA RÉPÉTITOMANIE ”



PARIS

IMPRIMERIE A. DAVY ET FILS AINÉ

52, RUE MADAME

1922

80m
RTp

Bibliothèque Maison de l'Orient

129592

RTP 80m

D^r A. T. VERCOUTRE

UN TROUBLE MENTAL INÉDIT
PARTICULIER
AUX AUTEURS D'ŒUVRES
LITTÉRAIRES :
“ LA RÉPÉTITOMANIE ”



PARIS
IMPRIMERIE A. DAVY ET FILS AÎNÉ
52, RUE MADAME

1022

UN TROUBLE MENTAL INEDIT PARTICULIER AUX AUTEURS D'OEUVRES LITTERAIRES

“ LA RÉPÉTITOMANIE ”



Bien que j'aie effectué mes recherches dans des œuvres françaises connues, qui ont été signées par leurs auteurs et publiées, je ne donne ni le nom des auteurs, ni le titre, ni même la date des ouvrages. Je me borne à mentionner discrètement les cas que j'ai relevés dans ces publications, et qui, ainsi présentés, suffisent pour établir l'existence du trouble mental qui fait l'objet du présent travail.

J'appelle l'attention sur un trouble mental qui, à ma connaissance, n'a jamais été signalé, trouble particulier aux littérateurs et qui est caractérisé par le fait suivant : quand un auteur, homme ou femme, compose son œuvre, il émet, dans les premières lignes ou pages, telle ou telle *idée*, il emploie tel ou tel *mot* ayant un caractère spécial, soit dans la forme, soit dans le fond ; or, il peut arriver que l'auteur soit hanté par le mot dont il s'est servi, et ses dérivés, ou par l'idée qu'il a émise, et alors, sans en avoir conscience, sans y être contraint par le sujet traité, il répète le mot ou l'idée, au cours de son travail, avec une fréquence absolument extraordinaire, de telle sorte qu'il est impossible de ne pas voir là un curieux phénomène d'obsession, méconnu jusqu'à présent, auquel je donne le nom de *répétitomanie*, c'est-à-dire de manie répétitive, de manie de la répétition (1).

Voici le résultat de mes recherches à ce sujet.

I

MOTS

J'ai constaté que le mot qui est répété n'est presque jamais un substantif ; il est le plus souvent un adjectif qualificatif. Ainsi, dans un roman qui ne compte que 129 feuillets, je trouve le mot *infini*, ou son dérivé *infiniment*, employé 34 fois.

Un des mots les plus fréquemment répétés est l'adjectif *pâle*, avec ses dérivés : ainsi dans 10 romans, œuvres de 9 auteurs et formant chacun un

(1) Nos anciens grammairiens avaient signalé, sous le nom de *battologie* (cf. Boiste, *Dict.*, s. v. — Etc.), la répétition abusive de la même chose ; mais les *battologues* n'étaient pas regardés comme atteints d'un trouble mental, et la *battologie* tomba vite dans l'oubli.

seul volume, je vois le mot *pâle* 11 fois, 12 fois, 15 fois, 19 fois, 21 fois, 23 fois, 31 fois, 38 fois, et deux fois 44 fois. Dans un roman où le mot, ou ses dérivés, se trouve 30 fois, il n'est pas un seul des nombreux personnages qui ne soit qualifié de *pâle*. Bien mieux : dans un roman où le mot *pâle*, ou son dérivé, apparaît 44 fois, l'auteur est tellement dominé par l'idée de *pâleur*, qu'il commence son livre en parlant de la rue *Blanche* ! Et il termine en mariant son héros à une jeune fille qu'il nomme... *Blanche* ! Et il est tellement vrai que certains auteurs ont eu l'esprit entièrement à la merci du mot *pâle* que j'en pourrais citer un qui, dans un de ses romans, l'écrivit 27 fois, et, dans un autre, 40 fois !

Un adjectif souvent répété aussi est le mot *éternel*, avec son dérivé *éternellement*.

Certains autres mots ont été, de même, la proie des répétitomanes : par exemple, les mots *un peu* qui, dans un modeste feuilleton, c'est-à-dire en six petites colonnes de texte, ont été employés au moins 12 fois. Mais voici qui est plus fort : en lisant, dans une de nos Revues, un court article n'occupant que 25 petites pages, j'ai constaté que le mot *et* apparaît 311 fois, soit plus de 12 fois par page ! Et, chose plus stupéfiante encore, dans un roman qui comprend 306 pages à 25 lignes seulement, je vois le mot *tout* ou *toute*, soit au singulier, soit au pluriel, figurer au moins 466 fois, le mot étant répété parfois 5 fois, 6 fois et jusqu'à 8 fois dans une seule page ! Et comment expliquer une répétition aussi profuse qu'inutile sinon par le fait que l'esprit de l'auteur était, inconsciemment, obsédé par le mot ?

Une autre forme de la répétitomanie consiste dans le fait suivant : ce n'est plus un mot que l'auteur va répéter à l'infini ; hanté par une certaine *désinence*, il va désormais user, avec une abondance déconcertante, des mots qui ont cette désinence, et c'est ainsi, par exemple, que, dans un mince article comprenant une centaine de petites lignes, j'observe que l'auteur emploie 11 fois, et sans aucun motif plausible, des substantifs qui se terminent en *isme* ; et que, dans un article de 95 lignes, signé d'un autre auteur, je ne compte pas moins de 14 mots en *isme*, plus 3 dérivés en *iste*. Chez deux autres écrivains, je constate la hantise des adjectifs qualificatifs féminins à désinence en *euse* : dans un roman de l'un, je relève les mots *prometteuse*, *frôleuse*, *chicaneuse*, *ravisseuse*, *dormeuse*, *parleuse*, *voluptueuse*, *donneuse*, *rieuse*, etc. ; dans un roman de l'autre, je note les mots *cravacheuse*, *ricaneuse*, *terreuse*, etc. ; et aucun de ces auteurs, comme, du reste, aucun de leurs lecteurs, ne s'est aperçu qu'une répétition aussi fastidieuse d'adjectifs en *euse* ne peut être autre chose que l'indice d'un trouble de la mentalité.

Et que d'autres faits analogues je pourrais citer, tel, dans un journal, ce petit article où je trouve 13 fois le mot *moins*, sans compter le mot *moindre*, qui apparaît 2 fois ; tel encore cet article où pullulent les adjectifs en *esque*, *burlesque*, *hoffmanesque*, *prud'hommesque*, etc, qui donnent à l'œuvre de l'auteur inconscient un caractère vraiment grotesque.

Et si maintenant, laissant de côté d'autres exemples, j'examine la manie répétitive s'exerçant non plus sur les mots mais sur les *idées*, on va voir que mes recherches m'ont permis de découvrir, là aussi, des faits intéressants par leur nouveauté et leur variété.

II

IDEES

Voici un auteur qui, composant un *petit* article, associe, dans les premières lignes, un adjectif qualificatif à un substantif : aussitôt, il est hanté par l'idée que tout substantif doit être accolé à un adjectif, et, cette idée obsédante, il va, dans le cours entier de son travail, la réaliser en quelque sorte automatiquement, interminablement ; et de là des accouplements étranges de mots dont on n'aperçoit ni l'utilité, ni parfois même le sens, ce qui montre bien que l'auteur a obéi docilement à l'idée dominante de joindre, à tout substantif, un adjectif, quel qu'il soit.

Voici un autre auteur qui veut composer un *très petit* article destiné à faire *revivre* l'image d'un confrère en littérature, décédé ; immédiatement, dominé par cette idée à laquelle il s'abandonne entièrement, cet auteur va employer à profusion, dans ses quelques pages, les mots ayant le préfixe *r* ou *re* donnant le sens de *refaire* ; ainsi, je trouve : *recomposer, remuer, retomber, recueillir, recommencement, résurrection, rapports, résignation, ramasser, révéler, redécouvrir, recueil, reconstruire, renaissance, repousser*, etc., et, cela étant, comment méconnaître l'influence de l'idée qui a guidé la main de l'écrivain absolument inconscient du pénible martèlement qu'il inflige au cerveau du lecteur attentif ?

Dans un de ses romans, un de nos auteurs proclame, jusqu'à 3 fois en 33 pages, qu'un jardinier est « un homme qui a épousé la terre » : or, pourquoi cette répétition abusive ? Ce n'est sûrement pas parce que cette idée appartenait à l'auteur, puisqu'elle est due à Rivarol et a même été plagiée par Michelet ; c'est simplement, suivant moi, parce que l'auteur était *obsédé* par l'idée de ce mariage mystique.

Un autre écrivain compose un roman où, dès la troisième page, il fait apparaître une scène de larmes : or, à partir de ce moment et jusqu'à l'avant-dernière page, l'idée dominante va consister à *pleurer*, et, dès lors, c'est une suite, absolument ininterrompue, de tableaux larmoyants ; 49 fois dans le cours de ce roman qui ne compte qu'un volume, je vois sangloter à tour de rôle et sans que je sache pourquoi, *tous* les personnages qui y figurent ; et quand je dis *tous*, je me trompe : un seul ne pleure pas, il se suicide ; mais l'auteur a subi tellement la hantise des larmes qu'il assure qu'au moment de se donner la mort, le personnage en question « *eût voulu pleurer* » !!

III

Je me bornerai là ; j'estime que le preuve est faite de l'existence de ce trouble mental, d'ailleurs *passager* et *curable*, que je nomme la répétition manie. En le signalant, j'ai voulu, en premier lieu, faire connaître un petit chapitre nouveau de notre pathologie, et, en second lieu, agir dans l'intérêt de notre littérature, qui gagnera à être l'œuvre, non de cerveaux faibles se laissant mener par les mots ou par les idées, mais d'esprits normaux, réfléchis, pondérés, capables de comprendre que tout auteur doit être le maître, et non l'esclave, des idées et des mots ; or, ces vérités étaient demeurées jusqu'ici *inaperçues*.

Par exemple, il y a une trentaine d'années, un lecteur avait signalé qu'un de nos écrivains, dans une de ses œuvres, répétait abusivement un

détail descriptif en disant jusqu'à 14 fois qu'un des personnages de son roman avait « *les cheveux blancs* » ; mais il faut bien savoir que ce lecteur, quoique doué d'un esprit observateur assurément fort rare, n'avait vu là qu'un incident particulier à un auteur, et, pas un instant, n'avait soupçonné qu'il s'agissait d'un trouble mental, qui, en outre, comme je l'ai montré, est *commun* à nombre d'auteurs.

Et c'est cette même erreur qu'a commise récemment un de nos écrivains en signalant qu'un auteur étranger abuse des « *vocables péjoratifs* » ; il ignorait que cet abus est le signe d'un trouble cérébral dont souffrent aussi certains de nos écrivains, car je pourrais citer un de nos auteurs qui a, de même, la manie des « *exclamations dédaigneuses* », lesquelles pullulent dans ses romans.

Et non pas seulement les lecteurs, mais les auteurs eux-mêmes, en apparence conscients, ignorent tout de ce trouble cérébral : veut-on un exemple ? L'un des auteurs répétomanes dont j'ai parlé s'est un jour aperçu, et même avoue, dans un de ses romans, que, en une de ses œuvres, il a employé trop souvent un adjectif qu'il désigne, et, dans une autre, trop souvent aussi un autre adjectif : or, cet auteur, en faisant ainsi publiquement cet aveu, montrait-il par là qu'il avait enfin reconnu la manie répétitive dont il était atteint ? Pas le moins du monde, et la preuve, c'est que, dans le livre même où il avoue avoir fait les abus en question, il n'emploie pas moins de 21 fois le mot *infini* ou ses dérivés ! Je le demande : quel témoignage plus décisif pourrais-je fournir de l'*inconscience* des répétomanes ?

IV

Maintenant, et pour finir, je vais dire quelques mots au double point de vue prophylactique et thérapeutique.

A. — En ce qui concerne la prophylaxie, pourquoi maints de nos écrivains devenus inconscients ne finissent-ils pas par *savoir* qu'ils présentent le trouble mental de la répétomanie ?

C'est que le *lecteur*, fût-il un lettré, ou même un critique littéraire, a le tort très grave de n'accorder, lui aussi, que peu d'attention à la « *forme* » de l'œuvre à laquelle il s'intéresse ; et quand il lit, par exemple, un roman, il n'a, à vrai dire, qu'une seule préoccupation, suivre l'intrigue, et rien de plus. Et, de là vient que extrêmement rares ont été les *lecteurs* qui ont été frappés par les grossières et ridicules « répétitions » qui fourmillent dans trop d'ouvrages. L'un d'eux, s'étant aperçu qu'un de nos auteurs ne variait pas assez ses adjectifs, n'a pas remarqué que, *par conséquent*, cet auteur *répétait* toujours les mêmes.

La tâche du lecteur, et particulièrement du critique, est donc d'examiner soigneusement la « *forme* » de toute œuvre littéraire, et, de même qu'il relève, et avec raison, les fautes de style et d'orthographe que commettent trop de nos auteurs, il doit désormais signaler, et impitoyablement, tous les cas de répétomanie qu'il constatera ; et c'est par là, et par là seulement, que l'on arrivera à prévenir ces crises d'inconscience qui sont un fléau pour notre littérature.

B. — En ce qui concerne la thérapeutique, tout auteur doit désormais se bien persuader que, comme on l'a dit, la majorité des écrivains est composée d'esprits faibles et de caractères paresseux. Par conséquent, tout auteur doit réagir. Dès ses débuts, c'est lui-même qui doit lutter

contre la maladie, ignorée jusqu'ici, mais enfin connue, qui le guette et qui, trop souvent, vient sournoisement le frapper. Et par quel moyen la combattra-t-il ? Par la volonté ; et si, quand il compose son livre, elle lui fait défaut, il est indispensable que, une fois l'œuvre terminée, et avant d'envoyer le manuscrit à l'impression, il ait la volonté de chercher, de reconnaître et d'effacer les taches qui le déparent. Le remède apparaît donc clair : *vouloir*.

D^r A. T. VERCOUTRE.

NOTES

1° Je n'ai examiné ici que la répétitomanie « écrite » : or, je signale qu'il existe une répétitomanie « verbale », et c'est ainsi, par exemple, que l'on a cité, mais sans y voir un trouble mental, le cas d'un sujet qui, appelé à parler en public, emploie inlassablement les mots se terminant en *ion*.

2° Et j'ajoute que les anciens eux-mêmes ont eu leurs répétitomanes dont le trouble se manifestait par accès. Par exemple, dans la *Pharsale*, de Lucain (IV, vers 623-643), en 20 lignes, je trouve 3 fois le mot *fessus*, et, plus loin (IX, vers 437-488), en 51 lignes, apparaît 7 fois le mot *arena* ! etc. Ce trouble mental a donc existé de tout temps.

A. T. V.

Août 1922.

